quelques poissons de la pêche de la veille. Poussés par la faim et par l'instinct de leur conservation, les enfants mangèrent ces carpes crues. Le plus vieux, debout près de la porte de la cabane, promenait des regards inquiets autour de lui. De temps à autre il appelait sa mère, mais sa faible voix ne recevait pas de réponse. A son tour il se mit à pleurer amèrement, de bien cuisantes larmes inondaient ses petites joues, et sa mère n'était pas là pour les essuyer. Epuisé par ses cris et ses pleurs abondants, il succomba à la fatigue. Combien de temps dormit-il ? Il ne le sait pas. A son réveil, il trouva son petit frère couché près de lui, les yeux rougis par les larmes ; il avait donc bien pleuré lui aussi !

Il regarde autour de lui : " Papa ! maman ! " Point de réponse. Son père n'y est pas, sa mère n'est point revenue.

Il sort de la tente et s'aventure à travers un sentier qui conduisait à une haute montagne. Il appelle sa mère, l'écho lui renvoie le mot qui se perd dans le lointain. Il retourne en toute hâte vers son frère : " Petit frère, viens vite chercher maman qui est à cueillir de belles graines rouges pour nous autres. " Le petit enfant, souriant, part en tenant la main de son frère. Ils suivent un sentier bien battu gravissant péniblement une montagne ; l'aîné s'arrête plusieurs fois pour crier à sa maman. Le moindre bruit qui se fait entendre lui jette à l'oreille le nom de sa mère ; il regarde de tous côtés, mais rien que la profonde solitude.

Le plus jeune s'arrêterait de temps à autre pour manger des graines sauvages ; l'aîné, malgré son jeune âge, commençait à réaliser sa position. D'abondantes larmes coulent de ses yeux, il n'ose plus crier, il craint de contrister son frère qui, tout joyeux, s'avance certain de rencontrer sa mère dans sa promenade. Le soleil va disparaître, un vent glacial souffle du Nord, l'atmosphère se refroidit et une brume épaisse enveloppe la terre. " Maman ! maman ! où es-tu ? " L'écho même ne répond plus.

Le frère aîné promène des yeux hagards sur son petit frère que la fatigue a jeté sur la mousse. Celui-ci, las de pleurer et de demander à manger, s'endort de fatigue. L'aîné est debout, sa tête s'agitte continuellement, se tourne de côté et d'autre, ses yeux cherchent quelque chose, son petit cœur bat avec violence, son œil est humecté de larmes, mais l'enfant est silencieux ; pas un bruit, si ce n'est de temps à autre un soupir longtemps comprimé qui s'échappe de sa poitrine. Il tremble de tous ses membres, la fatigue l'accable, mais il tient son œil toujours grand ouvert : sa mère va peut-être passer ! Un bruit se fait entendre. " Maman, est-ce vous ? " dit-il d'une voix tremblante et à peine intelligible. Pour réponse un cri rauque vint déchirer son oreille. Un hibou, perché sur un sapin rabougri, fit entendre son chant lugubre. Il faut avoir été perdu dans la profondeur de nos forêts et avoir entendu, au milieu du silence de la nuit, les notes discordantes, le cri de mort de cet oiseau nocturne, pour se faire une idée de la frayeur qu'il peut causer.

Supposez-vous étendu sous votre tente ; le silence le plus parfait règne autour de vous, le battement de votre cœur est le seul bruit qui parvienne à vos oreilles ; tout à coup, sans transition aucune, un bruit épouvantable, semblable à celui d'une voûte qui s'écroulerait, déchirant l'air en tous sens, vient vous fouetter l'oreille. Malgré vous, vous bondissez de votre couche et, instinctivement, vous portez la main au-dessus de votre tête comme pour parer un accident.

L'enfant, quoiqu'habitué à ce son étrange, s'écrase sur son petit frère en poussant un cri aigu. Ce dernier se réveille ; il est transi de froid, il appelle sa mère et crie : " J'ai faim, j'ai faim. " Son aîné essaie de lui fermer la bouche et de lui faire comprendre qu'une grosse bête va les dévorer. Le plus jeune redouble ses cris.

Un long temps s'écoule, et la " grosse bête " ne crie plus. D'ailleurs, le soleil levant a dissipé la brume dans les airs, et le frère aîné, tenant par la main le plus jeune, le conduit cueillir et manger des graines rouges. Quant à lui, il mange à peine, il regarde toujours de tous côtés. Sa mère est donc allée bien loin, puisqu'elle met tant de jours à revenir ! Quand il peut déterminer son petit frère à

marcher, il s'avance en suivant un chemin bien battu, qui n'est autre qu'un sentier de cariboux, si nombreux dans le nord du Labrador. De temps à autre il porte son frère dans ses bras, il ne veut pas s'arrêter tant il a hâte de voir sa mère.

Le soleil va disparaître, et au cri de " Maman ! maman ! viens donc vite, tes deux petits enfants se meurent... " pas de réponse. Un objet noir cependant paraît dans le sentier. Mû par le désir, disons mieux, la nécessité de trouver quelqu'un ou quelque chose, le frère aîné s'avance avec précaution. L'objet est immobile et placé de manière à barrer le passage des piétons. Il hasarde un faible cri, pas de réponse. Il fait quelques pas, laisse le sentier, décrit en marchant une ligne courbe ; il veut voir cet objet de côté. Il avance... s'arrête... contemple un moment, puis recule, il venait de reconnaître un être humain gisant sur le sol. Il entend les gémissements de son petit frère ; il est sourd à ses cris ; il est préoccupé, sa jeune intelligence lui fait entrevoir un malheur. " Est-ce maman qui est étendue dans le chemin ? " se disait l'enfant. " Ah ! non, elle dort, elle est tombée de fatigue. " Il s'approche avec défiance. " Maman, dormez-vous ? maman ! " Il voit son petit frère qui s'avance dans le sentier, il aime mieux attendre et lui laisser le soin d'éveiller leur mère, car s'il fallait qu'elle ne s'éveillât plus.

Le plus jeune, âgé d'environ deux ans, par l'habitude du regard, reconnaît sa mère, il bat ses petites mains, accélère le pas, un sourire paraît sur ses lèvres, une joie indicible dans son regard, des cris entrecoupés par des soupirs de bonheur s'échappent de sa poitrine depuis si longtemps malade.

Pauvre petit ! que fais-tu ? Remercie Dieu d'être si jeune ! Ton tendre âge va t'épargner de constater un bien grand malheur. S'approchant alors de sa mère, il lui passe ses petites mains dans la figure et veut l'éveiller. " Maman ! maman ! " Il la tire par son habit, par ses cheveux ; puis il regarde son petit frère comme pour lui demander du secours, et il recommence de nouveau, mais sans succès ! Sa mère est morte ! Il voit un vase d'écorce rempli de fruits sauvages que sa mère lui apportait ; il commence à manger, sa petite tête appuyée sur la poitrine de sa mère, et s'endort bientôt. Le plus grand, ou mieux, le moins petit des deux frères, s'était approché et se tenait immobile à une dizaine de pas ; il attend... elle ne peut être morte, elle va bientôt ouvrir les yeux, lui parler et l'amener à la cabane.

Le soleil est disparu sous l'horizon pour disparaître bientôt, mais de gros nuages interceptent la clarté de l'aurore. Le tonnerre gronde au loin, les animaux sauvages errent dans la plaine et cherchent une crevasse de rocher ou un bouquet de sapins pour aller s'y enfoncer. L'enfant regarde, il voit les nuages courir dans le ciel et, déchirés en tous sens sous la violence du vent, prendre la forme de monstres menaçants qui tournent au-dessus de sa tête prêts à s'abattre sur lui. Comme il tremble, ce cher enfant ! Il n'y peut plus tenir, un cri de mourant s'échappe de ses poumons, et, les deux mains tendus vers sa mère, il court se jeter dans ses bras : " Maman ! maman ! c'est moi... " Un coup de tonnerre est la seule voix qui répond à l'appel, il pousse un cri, ferme les yeux et se cache la figure sous les bras de sa mère. Il entend marcher. Il pousse brusquement son petit frère qui s'éveille. L'espérance renaît tout à coup dans son âme. Le souvenir de son père vint frapper pour la première fois son esprit. Tant qu'il crut compter sur sa mère, celle-ci lui suffisait ; maintenant que sa mère ne répond plus à ses caresses, il pense à son père, son père qu'il croyait parti pour une chasse lointaine, son père absent si souvent de la cabane pour cinq ou six jours, c'est peut-être lui qui revient. Anxieux, il relève la tête, son petit frère suit son mouvement.

Il pousse un cri de terreur ; une ourse, suivie de deux petits, se dresse à deux pas de lui dans le sentier. Elle cherche un gîte pour ses oursons, et voit un obstacle dans le chemin, elle entend un cri, elle croit qu'on en veut à ses petits, puis elle ne se contente pas de se mettre en défense, elle attaque. Elle s'avance à pas lents, mais mesurés, ses griffes labourent la terre, sa gueule ouverte laisse tomber l'écume de la rage, et de son gosier s'échappe des hurlements affreux ; elle est à la dis-

tance voulue, appuyée sur ses pattes de derrière, allonge le cou, étend les griffes de ses pieds de devant et se dispose à broyer sous des dents aiguës le premier ennemi qui s'offrira à sa fureur.

Pauvres petits enfants, qu'allez-vous devenir ! Lecteurs, entendez-vous leurs cris ? " Maman ! maman ! aie... aie... maman ! " Tantôt leurs petites mains s'agitent machinalement devant leur figure pour repousser l'ennemi, tantôt leurs petits bras entourent le cou de leur mère, ils pressent leur poitrine contre la sienne, ils voudraient s'y cacher. " Maman ! maman ! défends-nous, " crièrent-ils.

L'ourse pose une de ses pattes sur l'épaule de l'enfant, puis recule tout à coup de quelques pas. L'odeur cadavérique l'a repoussée. L'on sait jusqu'à quel point les animaux sauvages ont horreur des cadavres. Cependant, elle ne s'avoue pas vaincue, elle recommence de nouveau, mais cette fois-ci de côté.

Les petits enfants, toujours au cou de leur mère, passent par dessus sa poitrine, et, les yeux sur le féroce animal, se pressent près d'elle. Le plus âgé, lui, lève le bras pour s'en servir comme d'une défense. L'ourse hurle et engueule ce membre qui le menace ; ses mâchoires ne se contractent pas, il semble qu'elles ont touché un poison, et l'animal, épouvanté rebondit en arrière. L'ennemie commence alors à tourner à distance autour du cadavre, s'arrêtant de temps à autre. Les petits malheureux, rivés au cou de leur mère, deviennent immobiles. Le vent augmente, l'ourse se jette par terre, se frotte le museau contre la mousse, hume l'air, se lève en grognant et disparaît suivie de ses petits à travers les ravins.

Les deux enfants ne crient plus ; leurs bras, enlacés autour du cou de leur mère, l'étreignent ; tous trois sont sans mouvement. Un coup de fusil se fait entendre près de l'endroit où gisent cette morte et ces mourants.

L'ourse avait été aperçue par un chasseur Naskapi, en embuscade près du sentier des cariboux. L'animal, blessé à mort, tombe dans la route, ses petits rebroussement chemin, le voyageur les poursuit et, tout à coup il s'arrête effrayé devant un cadavre. Il considère les traits de cette personne, et la reconnaît ; en examinant les enfants, il voit d'abondantes sueurs inonder leur visage et constate qu'ils respirent encore. Il les saisit dans ses bras, ce sont deux masses, les chargent sur ses épaules et, sans perdre une minute, il se hâte de regagner sa tente. Son épouse venait d'achever de disposer des branches de sapin sur le sol, car cette famille ne faisait que d'arriver en ce lieu, quand il se présenta devant elle chargé de son double fardeau. On ramena les deux enfants à la connaissance. Le plus vieux ouvrit de grands yeux, et regardant autour de lui, il poussa un cri perçant, puis cacha sous la couverture ses petits membres tremblants. Quand on voulait le toucher il s'écriait : " Maman ! maman ! "

Le plus jeune resta longtemps malade, mais l'effet de la peur dura moins longtemps et eut des suites moins funestes que chez son frère. Ce dernier resta presque idiot. On ne pouvait l'approcher, le moindre bruit le faisait trembler. Il fut quelques mois sans parler, puis, à force d'instances, on parvint à avoir pour toute réponse, aux nombreuses questions qu'on lui adressait, les mots entrecoupés suivants : " Papa parti... maman dans le bois... l'Esprit gronda en l'air... maman morte... Une grosse bête... pas dévorés... bien peur... " Son regard avait quelque chose de vague, d'insaisissable. Lorsqu'il était seul près du rivage d'un lac, ses grands yeux effarés, auxquels la douleur et la peur avaient enlevé toute expression de vie, se promenaient constamment de côté et d'autre ; ils cherchaient encore.

Cet enfant, privé de son intelligence, cherche encore sa mère. La reverra-t-il ? Elle était infidèle, lui et son petit frère furent baptisés par un missionnaire. Le plus jeune est mort et s'est envolé au ciel, l'aîné, mort à la vie de l'intelligence, laissera cette terre pour l'y suivre.

Il arrive parfois qu'on a les mains tachées d'encre. Certaines encres résistent au savon, surtout les encres sympathiques, celles à l'aniline, etc.

Pour enlever les taches sur les mains, il suffit de faire dissoudre une pincée de sel d'oseille dans un peu d'eau ; on en frotte les parties tachées, la dissolution s'opère, l'encre passe au rouge et disparaît. Il ne reste plus qu'à se savonner.